

vinces et dans plusieurs états de la grande république voisine.

Plus que tous les autres habitants du pays, les Canadiens-Français sont attachés au sol du Canada, qui représente pour eux leur unique patrie. Où trouveraient-ils ailleurs une nouvelle patrie leur offrant les mêmes avantages et les mêmes garanties, leur permettant de conserver, comme au Canada, leur entière homogénéité, le libre exercice de leur religion et de leur langue? Sous quel autre ciel propice trouveraient-ils des lois faites par eux et pour eux?

Serait-ce, comme d'aucuns le prétendent, en nous fondant dans la grande nation voisine, que nous pourrions nous flatter de perpétuer ces droits et ces avantages dont nous jouissons ici? Evidemment, non : nous n'aurions rien à espérer de ce côté.

Conserver les qualités propres à notre race, les enrichir autant que possible de celles des autres peuples au milieu desquels nous vivons. Garder intactes notre langue et notre religion. Développer chez les nôtres une morale saine et forte, l'amour du travail, la suite dans l'action, l'économie, la sobriété, l'esprit public qui nous fait défaut, le patriotisme. Répandre l'instruction sous toutes ses formes, mais surtout l'instruction publique. Ne pas nous dépenser inutilement en provoquant inutilement des conflits avec nos concitoyens d'autres origines, mais nous réserver plutôt pour des questions essentielles. Faire en sorte que

nous restions un des éléments indispensables mais distinct, en parfaite harmonie avec les autres races, dépend entièrement de nous. Telle est à mon sens, la meilleure destinée que nous puissions ambitionner.

F.-L. BEIQUE.

Reproduit du "Nationaliste".

Le Cure de Campagne

I

Il est un homme, dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde ; qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile ; qui prend l'homme au sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe ; qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil ; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ; que les inconnus même appellent mon père ; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes ; un homme qui est le consolateur, par état, de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence ; qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre, et, souvent, par l'humilité de la naissance ; aux classes élevées,